

D'autres lieux pour la poésie. Lectures et interventions dans l'espace public

Jonathan Lamy

Number 114, Spring 2013

Poésie autre

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/69164ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lamy, J. (2013). D'autres lieux pour la poésie. Lectures et interventions dans l'espace public. *Inter*, (114), 16–19.



D'AUTRES LIEUX POUR LA POÉSIE

Lectures et interventions dans l'espace public

JONATHAN LAMY

Des poèmes lancés d'un hélicoptère, cousus sur des vêtements dans un magasin, affichés sur des écrans géants, accrochés aux arbres, lus sur le trottoir, la plage, dans le métro, les parcs, les toilettes publiques, les parvis d'église, les foyers pour personnes âgées, les chambres d'hôtel... la poésie s'invente de nouveaux lieux d'expression, s'invite dans de nouveaux espaces de diffusion. Sans prétendre à l'exhaustivité, je voudrais ici commenter quelques projets récents où la poésie intervient dans l'espace public, trouvant et investissant des contextes qui la font sortir – souvent radicalement – du livre. À une époque où l'on a parfois l'impression que tout a été fait, dit et même répété, ces interventions apportent un réel souffle de fraîcheur, montrant qu'il est toujours possible, même en poésie, d'avoir, comme le dirait Rimbaud, des « illuminations » et de mettre en pratique ces idées qui, à défaut d'être absolument neuves, sont néanmoins originales, un peu folles.

> BixiPoésie, Montréal.
Photo : Isabelle Baez.

Si les critiques de poésie parlent principalement de livres, de poèmes sur papier, négligeant les spectacles et les formes orales ou performatives de pratiques en poésie, certains poètes reprennent à leur compte le célèbre énoncé de Gaston Miron, « Je suis sur la place publique avec les miens », pour lui donner un sens tout à fait concret. Et si, par ailleurs, le désir d'être *hors-le-livre* prend depuis quelques années la forme de pratiques numériques ou multimédiatiques qui prolifèrent et ne cessent d'apporter de nouvelles possibilités de création, cette volonté s'incarne également, et de plus en plus me semble-t-il, dans des interventions au sein de l'espace public. Loin de se cantonner au cyberspace ou à l'écran, ces actions poétiques prennent corps dans la ville, sur des sites où les gens vont et viennent. Comme le fait l'art de performance, la poésie peut aller à la rencontre de ceux et celles à qui elle s'adresse.

Les poètes sur la place publique

La formule du récital de poésie, malgré son aspect conventionnel, peut être propulsée dans des contextes qui la renouvellent. Le fait de se trouver dans l'espace public change la donne, permet d'y faire résonner le poème, adressé dès lors aux spectateurs, mais aussi aux passants, aux édifices, à l'ensemble du mobilier urbain. Mise sur pied par les Productions Arreuh en 2007, « La poésie prend les parcs » s'inscrit dans un désir de créer un espace convivial où se rencontrent poètes, amateurs de poésie, enfants, badauds et parfois quelques sans-abris. Après avoir investi différents quartiers de Montréal de manière plutôt informelle et sans permis de la Ville, cette série de lectures estivales a pris place dans la programmation *Parcs vivants*, orchestrée par l'Éco-quartier Sainte-Marie-Saint-Jacques, dans le Centre-Sud. Espace de jeu et de détente, petit îlot de verdure en ville, le parc est un lieu très pratique et fort approprié pour la poésie. Il y a des bancs, de quoi amuser les enfants, on peut apporter son pique-nique et même fumer, dans une ambiance propice à la fois à l'écoute et au dialogue. Chaque année, durant le Poem in Your Pocket Day (événement qui a débuté à New York en 2002, s'étant depuis étendu à l'ensemble des États-Unis, et qui souhaite que, ce jour-là, le plus de personnes possibles se promènent avec un poème dans leur poche¹), une lecture a lieu au Bryant Park, situé près de Times Square. Bien sûr, plusieurs autres lectures se sont déroulées dans des parcs, mais on peut s'étonner qu'il n'y en ait pas davantage et être déçu que certaines initiatives, comme cette série de lectures à la place Émilie-Gamelin à Montréal à l'été 2011, ne soient pas reconduites.

À Québec, « La caravane de la parole », qui constituait l'édition 2008 de la *Rencontre internationale d'art performance*, a visité plusieurs parcs, places publiques et parvis d'église, avec son véhicule modifié pour y accueillir une scène. À pied cette fois, « Les brigades poétiques » ont sillonné un grand nombre d'endroits durant le *Printemps des poètes* de Québec en 2010 et 2011. Munis d'une banderole qui permettait de les identifier clairement, ayant averti à l'avance les responsables des lieux de leur présence et profitant du contexte du festival qui légitime parfaitement ce type d'actions, les poètes ont eux aussi fait entendre leurs paroles dans des parcs, des places et des parvis d'église, mais encore des écoles, des bibliothèques, des musées, des centres commerciaux, des terminus d'autobus et des résidences pour personnes âgées. L'audace de cette guérilla poétique très bien organisée a permis à des gens d'entrer en contact avec la poésie ce jour-là, mais surtout de le faire d'une façon vivante. Il faut aussi souligner que, contrairement aux autres « brigades d'intervention poétique » ayant lieu en France durant le *Printemps des poètes*, ce sont ici des poètes qui lisent leurs propres textes et non des comédiens ou encore (quoique l'idée soit tout à fait estimable) des enfants organisant un gentil commando poétique dans leur école.

Place à l'audace

La première édition du festival de poésie *O, Miami*, au printemps 2011, a donné lieu à des interventions elles aussi audacieuses et savamment organisées². Le 11 avril, dans une action intitulée « Poem Drop », les artistes Jonathan Lizcano et Ximena Izquierdo ont laissé tomber d'un hélicoptère 500 poèmes imprimés sur du papier écologique. Un quartier résidentiel de Floride a ainsi été bombardé de boules de papier. Toujours du haut des airs, le projet « Airplane Poems », initié par les organisateurs du festival, a diffusé des textes de Rainer Maria Rilke et d'Octavio Paz sur des

bannières tirées par des avions. Autre déplacement du discours publicitaire, l'artiste Agustina Woodgate est entrée dans un magasin de vêtements usagés, armée de textes de poésie contemporaine, notamment ceux de Sylvia Plath, pour les coudre de manière clandestine sur différentes pièces qui s'y trouvaient. Le poète Dave Landsberger a pour sa part loué une Ferrari afin d'y lire ses propres textes avec un mégaphone dans les rues de Miami. À cela s'ajoutaient, outre des récitals dans des bibliothèques et des lectures sur la plage, plusieurs interventions d'affichages poétiques dans des vitrines et des parcs, de même que des projets de médiation et d'écriture avec de jeunes femmes en prison et avec des enfants. Associé à l'Université de Wynwood et cofondé par Scott Cunningham et Peter Borrebach, *O, Miami* se donnait comme objectif (utopique mais louable) que chaque habitant de la région soit en contact avec la poésie pendant la durée du festival.

Trouver une façon originale et conviviale de rejoindre les gens avec la poésie constitue l'une des motivations fortes de ce type d'activités. Durant le *Printemps des poètes* à Lyon en 2012, la Bridage d'intervention poétique (composée de comédiens, munis de parapluies, lisant des textes) a ainsi fait entendre des poèmes dans les rues, les universités, les commerces, les transports en commun et les bureaux de poste. La même année, durant le Poem in your Pocket Day, les gagnants d'un concours de *poetweet* ont vu leur texte affiché sur un écran géant à Times Square. Si l'on peut reprocher à ce type d'événements (à tous ces mois, semaines ou journées de la poésie) un caractère bon enfant qui véhicule l'idée (pas nécessairement vraie) que tout un chacun peut devenir poète, du moins l'espace d'un instant, on doit tout de même reconnaître l'importance d'activités qui souhaitent éveiller les enfants, le commun des mortels et autres non-poètes à la chose poétique. Il est plus que nécessaire de produire des activités qui, fussent-elles être un peu quêtaines, permettent de rompre avec le préjugé selon lequel la poésie, c'est *platte*, et de créer des médiations plus pertinentes qu'un enseignement décalé de la poésie (l'exercice de relever des figures de style dans un texte qui rime, par exemple).

C'est dans cet esprit qu'est né le *Bathroom Poetry Project*, initié par la poète Regina Coll en 2005 au Maryland et en Virginie, s'étendant rapidement dans différentes villes des États-Unis jusqu'en 2009. Ce projet consistait en un concours pour afficher des poèmes (imprimés et encadrés) dans des salles de bain, afin de faire l'expérience de la poésie de manière démocratique et inusitée. Il y eut aussi quelques lectures publiques dans des toilettes, dont une à la bibliothèque de Takoma Park, le 9 mai 2008. L'idée est intéressante en ce sens qu'elle produit un contexte à la fois légitime (la bibliothèque) et profondément inhabituel (les toilettes).

Proposer autrement la poésie

À l'exception de quelques cas de figures comme celui-ci, la mise en œuvre de telles pratiques résulte la plupart du temps de l'initiative d'un festival, d'une institution ou d'un organisme qui a la poésie à cœur. C'est le cas de la Maison de la culture Hochelaga-Maisonneuve qui a mis sur pied cet été *La rue de la poésie*, plantant de petits mots sur des affiches dans des carrés d'arbres ou les accrochant sur les troncs. La portion de la rue Desjardins située entre la Maison de la culture et la bibliothèque a ainsi été décorée de fleurs et de poèmes, mettant à contribution les résidents et les poètes du quartier de même que des organismes, comme Sentiers urbains, voués, comme ils le disent, au « verdissement social ».

Il est plus difficile, on en conviendra, pour un poète seul de mettre en branle un tel projet, notamment à cause de toutes les permissions qu'il faut (mais le faut-il vraiment ?) demander à la Ville ou aux voisins pour intervenir dans l'espace public. Un simple individu, qu'il soit poète ou performeur, aura également moins de légitimité auprès des différentes instances avec lesquelles il doit intercéder pour mener à bien les démarches nécessaires afin, par exemple, de déclamer des poèmes dans un foyer pour personnes âgées ou en roulant en voiture sur une artère commerciale sans être interrompu par la police. Ainsi, on ne peut que saluer et encourager les organisateurs d'événements qui ont permis l'intervention ou qui ont demandé à des poètes-artistes de commettre ce type de geste performatif. Dans le cadre d'un événement, l'action poétique gagne non seulement en légitimité (et éventuellement en légalité), mais aussi en pertinence. Le contexte dans lequel une intervention est réalisée la justifie en quelque sorte et

participe de sa signification. Au lieu de chercher des motivations à l'action (« Mais pourquoi il a fait ça ? »), on peut apprécier ce qu'elle nous donne à penser et à ressentir.

On remarque depuis quelque temps que les festivals de littérature, voulant peut-être rivaliser d'originalité ou étant simplement plus réceptifs à ce type de propositions, font de plus en plus de place à des interventions poétiques sur la place publique ou dans des lieux inhabituels. *Québec en toutes lettres* a ainsi intégré à sa programmation de 2011 et de 2012 « Œuvres de chair », une soirée de lecture dans des chambres d'hôtel. Dans le même souci d'instaurer une proximité entre l'auteur et le lecteur, le *Festival international de la littérature* (FIL) de Montréal 2011 a chapeauté la création de « Halte-poésie », une présentation d'Odace événements, où deux poètes accueillent deux à trois visiteurs à la fois dans une boîte où ils étaient installés, sur la place Gérald-Godin, près du métro Mont-Royal. Au même endroit, durant le *Marché de la poésie* de Montréal, les Productions Arreuh ont présenté en 2009 « Petit salon de coiffure-poésie » où le public s'assoit sur une chaise de barbier pour écouter un poète.

La dernière édition du FIL, en 2012, pourtant marquée par de fortes coupures budgétaires, a inclus pas moins de quatre interventions littéraires en lieux publics dans son programme. « Projet © » mettait en scène trois écrivains travaillant à l'intérieur d'îlots vitrés à la vue de tous, dans le réseau souterrain de Montréal, près de la Place des Arts et du Musée d'art contemporain, qui transmettaient leurs textes en direct. Non loin de là se trouvait l'installation « Pause-lecture » qui offrait différents sièges (du banc de parc au hamac, en passant par le siège de toilette) pour lire. Autre projet créé par des étudiants du DESS en design d'événements de l'UQAM, ayant lieu sur la place extérieure du Quartier des spectacles, les « Chambres littéraires » étaient le théâtre de prestations poétiques et de cercles de lecture où l'on pouvait également écrire sur les murs. Enfin, « Poètes urbains,

poésie nomade » s'étalait sur la rue Saint-Denis où une douzaine de petits auvents, plantés sur le trottoir par un beau dimanche après-midi, abritaient des poètes accompagnés de musiciens ou de danseurs. J'y avais présenté « Poésie-massage », lisant mes poèmes aux passants en leur massant les épaules, créant ainsi un contexte poétique de très forte proximité.

Des espaces à saisir

Les poètes ne cessent depuis quelques années de proposer d'autres formes poétiques, d'autres véhicules pour la poésie. Ils ont participé à toutes les avant-gardes, se sont approprié tous les développements technologiques pour poursuivre leur exploration des possibles en poésie. Ils sont dans la rue comme l'étaient les troubadours et troubadouresses. Que « ça ait déjà été fait » ou pas, ils osent, à leur façon, plutôt modeste. Or, il faut des lieux pour oser. Proposer aux passants sur la rue Saint-Denis de leur lire un poème en leur faisant un petit massage constitue un geste un peu déstabilisant. Mais le contexte d'un festival assez connu et médiatisé vient cependant rassurer les gens (du moins certains). Dans le cadre du FIL, on veut bien prendre le temps de s'asseoir et de se laisser *toucher* par un poète.

Les quelques espaces d'audace créés par des festivals et des institutions sont autant d'occasions à saisir pour les poètes. On peut toutefois se demander si ces interventions participent d'une mode qui va peut-être passer, d'un air du temps qui carbure à la réappropriation festive et ludique de l'espace public. Si l'on peut souligner l'accessibilité de ces interventions, pour lesquelles on ne peut demander de billets d'entrée, on peut aussi se montrer critique vis-à-vis de cette utilisation du genre poétique par des designers d'événement ou des médiateurs culturels qui s'en servent comme d'un matériau bon marché permettant par ailleurs d'obtenir plus facilement des subventions, puisque la poésie est une chose hautement « culturelle ». S'il y a lieu de soupçonner que le peu de moyens financiers de certains organismes favorise ce type d'interventions, peu coûteuses en regard des activités littéraires à plus grand déploiement, il y a également lieu de dénoncer cette place, très réduite, faite aux poètes vivants dans ce genre d'événements, qu'on préfère remplacer par des auteurs à qui l'on n'a pas de droits à verser ou encore par des comédiens ou des chansonniers mieux connus du public.



> *La rue de la poésie*, mis sur pied par la Maison de la culture Hochelaga-Maisonneuve, Montréal, 2012.



> Productions Arreuh, *Petit salon de coiffure-poésie*, installation-performance, Montréal, 2009. Photos : Jonathan Lamy.

BixiPoésie

Le matin du lundi 30 avril 2012, les Montréalais ont trouvé une part importante de la flotte de vélos en libre service Bixi (environ 4000 sur 5120) affublée d'extraits de poèmes, de chansons et autres textes. Imprimés sur des autocollants et reprenant les trois mêmes teintes de blanc, de vert et de rouge, ils étaient posés par-dessus les publicités situées sur la roue arrière, créant un habile effet de trompe-l'œil. L'intervention a été réalisée durant la nuit par un regroupement anonyme et s'accompagnait d'un site Web (bixipoesie.ca) sur lequel on trouvait un faux communiqué, intitulé *Opération Mea culpa : la poésie remplace la publicité sur les Bixi*. Ce texte, plutôt « carré rouge » et empreint de l'esprit du « printemps érable », faisait mention de l'endettement étudiant et de l'« alarmante marchandisation de l'espace public (incluant nos universités) ». Bien que présenté comme émanant de l'entreprise elle-même, ce canular digne des Yes Men laissait plusieurs traces d'humour permettant de déceler la supercherie, dont une savoureuse citation faussement attribuée au (maintenant ex-) maire de Montréal, Gérald Tremblay, à qui l'on faisait dire : « Je n'étais pas au courant... Mais, de toute évidence, Bixi a pris la bonne décision. C'est l'image de marque de Montréal, ternie par certains dérapages policiers récents, qui se trouve ainsi rehaussée par tant d'intelligence qui circule dans nos rues ! »

Sur le site, on annonçait un concours de photographies, et tout en bas se trouvaient le logo de Bixi légèrement modifié ainsi que la mention *copyleft* : « Tous droits de reproduction sont autorisés et encouragés. » La vraie compagnie a très tôt (et à grands frais) entrepris de retirer les autocollants, dénonçant ce « méfait » et son caractère « frauduleux ». Devant l'accueil favorable d'une bonne partie de la population montréalaise, notamment sur les réseaux sociaux, qui a exprimé son accord avec cet acte tout de même illégal, Bixi a nuancé quelque peu sa position. L'entreprise a reconnu par communiqué que c'était là une « belle opération », mais a néanmoins fait dire à son porte-parole dans *Le Journal de Montréal* : « Malheureusement, par respect pour nos commanditaires, on va devoir



> BixiPoésie, Montréal. Photos : Isabelle Baez.



> Photos : anonyme.



retirer les autocollants. » Les grands médias ont pratiquement tous relayé la nouvelle, prenant soin de souligner qu'il s'agissait d'un canular et employant pour la plupart le terme *vandalisme*. « Vandalisme "poétique" contre la publicité sur les Bixis [sic], titrait-on par exemple sur le site de Radio-Canada, alors qu'on précisait sur celui de *The Gazette* : « Bixi poésie : no, poetry will not be replacing advertising on Montreal Bixi bikes ». Catherine Lalonde a aussi publié une entrevue avec une des membres (anonymes) de BixiPoésie dans *Le Devoir* du 5 mai 2012, explicitant un peu plus avant la démarche des auteurs du canular.

Pour clore l'intervention et en « remettre les clés » au public, BixiPoésie a mis en ligne les 500 citations utilisées, en trois différentes couleurs. Ainsi, chacun, s'il le souhaite, peut les télécharger et éventuellement garnir le vélo qu'il emprunte de ses mots favoris. Parmi ceux-ci, une large place est faite à la poésie québécoise, de Saint-Denis-Garneau à quelques jeunes auteurs publiant à La Peuplade, Mylène Bouchard, Charles Sagalane, François Turcot, Simon Philippe Turcot, en passant par Alain Grandbois, Anne Hébert, Paul-Marie Lapointe, Gaston Miron, Gérald Godin, Michèle Lalonde, Hélène Dorion, Denis Vanier et Patrice Desbiens, dont on a retenu de ce dernier : « Il pleut à boire debout et / elle boit à pleurer debout ». Notons aussi une citation exploréenne de Claude Gauvreau : « Glahha gland grand glin hoff ». On retrouve également des vers de poètes français un peu plus classiques et de poètes hispanophones. Bien que l'intervention porte le nom de *BixiPoésie*, il n'y a pas que des textes poétiques

(ce qui témoigne d'une acception très large de ce que peut englober la « poésie »). Des pensées de philosophes grecs, latins et contemporains, des passages de chansons françaises, anglophones et québécoises, des citations d'activistes et, enfin, des phrases écrites pour l'occasion comme « Vive la vélorution ! » sont ainsi présents.

Attentat poétique

Bien que des poètes aient pu participer à cette opération savamment organisée (nul n'a encore revendiqué l'« attentat »), il s'agit avant tout de citoyens : « étudiants, travailleurs, artistes, activistes », ainsi qu'il est écrit sur le site. Ceux-ci utilisent la poésie non pas tant pour la déployer dans l'espace public que pour s'en servir afin de détourner et de combattre le discours publicitaire. Le langage poétique devient ici une arme pour dénoncer la publicité sur les Bixi. L'éventail des citations est vaste, fournissant un panorama, presque un cours de littérature et de philosophie. Si l'on peut douter de la pertinence de certains extraits, on ne peut reprocher qu'il n'y en ait pas pour tous les goûts. Plusieurs évoquent la liberté à conquérir, à retrouver, la résistance qu'incarne le fait d'exister librement. Certaines citations sont avant tout ludiques et d'autres, les plus intéressantes à mon sens, font directement référence au contexte dans lequel les mots sont affichés, critiquant ouvertement la publicité, le capitalisme, ou encore évoquant le chemin, la route, celle que l'on parcourt à vélo mais aussi dans le monde, dans la vie.

Vandalisme somme toute inoffensif, il s'agissait d'une « action terroriste socialement acceptable », pour reprendre l'expression qui donne son nom à l'ATSA. Devant les vélos ornés de citations, peu de gens ont réellement été bernés. Le canular résidait surtout dans la rumeur entourant cette intervention, nourrie par le communiqué, le site Web et la page Facebook de BixiPoésie. L'opération visait ici à faire passer un message. Et la poésie participe du caractère « acceptable » de cet acte de désobéissance civile. Simple et audacieuse, l'intervention fut néanmoins de très courte durée, les autocollants ayant aussitôt été arrachés. Mais, puisque les citations sont disponibles en ligne, la performance peut se poursuivre. Il n'en tient qu'à nous d'oser à notre tour poser ce geste de désobéissance poétique ou de trouver une autre façon d'intervenir poétiquement dans l'espace public. ◀

NOTES

- 1 Pour l'édition new-yorkaise, voir : www.nyc.gov/html/poem/ ; pour son volet national : www.poets.org.
- 2 Le site omiami.org contient plusieurs vidéos de ces interventions.

JONATHAN LAMY est chercheur postdoctoral au Centre interuniversitaire d'études sur les lettres, les arts et les traditions (CELAT) de l'Université du Québec à Chicoutimi (UQAC). Ses recherches portent sur l'art performance, l'amérindianité et la littérature québécoise. Il a publié deux livres de poésie aux Éditions du Noroît : *Le vertige dans la bouche* et *Je t'en prie*. Il entretient également une pratique en performance, dans laquelle il conjugue la poésie sonore, la poésie action et l'intervention dans l'espace public.